

Monsieur Bourgoïn est un ancien militaire qui s'est battu sous la république et le consulat; c'est un de ces hommes que Napoléon décora du nom de braves, et dont il composa un bataillon sacré, *la vieille garde*. Porteur d'une physionomie franche, ouverte, d'une gaité communicative, d'une santé de fer, d'une corpulence et d'un embonpoint remarquable; sa taille est plutôt grande que petite; ses yeux brillent de quelque vivacité, et ses muscles indiquent une force qui a dû être prodigieuse, mais qui est actuellement modérée par cinquante-cinq années révolues. Son caractère loyal rappelle les mœurs du monde primitif; sa mémoire rend sa conversation plaisante: sa tête est un recueil volumineux d'anecdotes, de bons mots, de souvenirs: c'est une encyclopédie vivante de traits historiques, de reparties ingénieuses, vives; c'est une facétieuse bibliothèque. Sa bravoure égale son humanité; juste autant qu'impartial, c'est le type de l'honnête homme, mais à l'âme fière, mais ne pardonnant ni injure ni malhonnêteté, mais qu'une injustice révolte. Pour des défauts, je ne lui en connais qu'un, qu'il possède à la vérité dans toute sa beauté: c'est *un entêtement* contre lequel viendrait se briser ce qu'il y a de plus fort, *un entêtement de femme, une volonté de ministre*.

L'activité est son élément: aussi faut-il le voir chaque matin préparer les vivres de la journée, armé d'un énorme couteau partager le pain en *portions*, en *trois quarts*, en *demies*, abandonner ensuite son couteau pour saisir la cuillère.

La distribution du pain a lieu deux fois par jour, à neuf heures et à deux heures, par deux garçons, porteurs l'un de la *manne*, et l'autre du cahier de prescription. La quantité de pain est déposée sur le lit du malade. Les galeux ne reçoivent en général que du pain bis; les vieillards et les fiévreux ont du pain blanc: ce qui fait désigner les vivres des premiers sous le nom de *rations*, et ceux des derniers sous le nom de *portions*.

A dix heures, l'infirmier procède à la distribution générale du bouillon gras contenu dans une marmite montée dans chacune des salles, et que les cuisiniers appellent *porte-bouillon*. Ce bouillon n'est acquis qu'aux malades classés dans la catégorie des portions.

A dix heures et demie, distribution du bouillon maigre, appelé soupe à la *Rumfort*, du nom de son inventeur, et composé de légumes verts ou potagers épluchés, et de légumes secs et crus pour les hommes à la ration.

A deux heures, le garçon du laboratoire fait

une distribution de bouillon gras aux malades qui ne reçoivent que le quart ou qui sont à la diète ; le vase qui renferme ce bouillon s'appelle *coquemard*.

Quelques convalescens mis à la portion de trois quarts et à la demi-portion reçoivent un double décilitre de vin.

A trois heures moins un quart, arrivée du chef décoré de son tablier blanc-sale, un broc à la main droite, et la bassine dans laquelle se trouvent les portions trois quarts et demies de bœuf, appuyée sur son estomac et soutenue par sa main gauche ; distribution immédiate dans les salles en présence de l'infirmier.

A trois heures et demie, distribution des vivres maigres aux *galeux* et aux hommes à rations. Ces légumes sont des pommes de terre, des haricots blancs et rouges, des lentilles, du riz et des pois donnés chaque semaine à jours fixes.

Le jeudi et le dimanche, distribution générale des vivres gras, tant aux portions qu'aux rations.

A quatre heures, conduite dans les cours de ceux renvoyés de l'infirmerie, admission de ceux reçus le matin à la visite.

A cinq heures, distribution des pilules, médicamens et potions.

A cinq heures et demie, relevé du nombre d'hommes malades, et fermeture des salles, en hiver à la chute du jour, en été à sept heures précises.

Décrire les mœurs de ces hommes qui n'en ont pas est pourtant une chose à laquelle je me dois résoudre. Leurs mœurs, à eux, sont les vices, les défauts que nous rejetons de la société, que nous punissons dans nos enfans, et que les lois frappent de peines afflictives, infamantes, dans les personnes auxquelles elles accordent du discernement. Ce que nous regardons dans le monde avec mépris, ils le traitent de vertu. Les actions dignes de blâme excitent chez eux un sourire d'encouragement : le mensonge, le parjure ; sont pour eux des sujets de plaisanterie ; les honnêtes gens, des coquins ; les sentimens, de niaises idées, des traditions absurdes. Leurs pensées sont au vol, au meurtre, au pillage, à la destruction, au sang. Les prisons, ils les regardent en pitié, sans colère : tant ils se sont familiarisés de bonne heure avec elles ; le baigne est un lieu où ils se reposent ; l'échafaud, ils y pensent, ils le regardent, ils le voient, ils en approchent tous les jours sans crainte, sans remords, sans soucis. Leur vie n'est plus à eux, ils livrent tout au hasard. Le hasard est leur culte, leur idole. Au hasard, au hasard...

Il faut pourtant, pour être impartial à leur égard, leur accorder une qualité : c'est une *sensibilité* exquise, alliée parfois à une férocité redoutable, à une rage d'hyène. Il existe entre eux un échange de complaisances que l'on ne rencontre pas toujours dans la société : ils se rendent mutuellement service, se prêtent réciproquement de quoi se vêtir pour passer en jugement, se font des offres d'argent souvent acceptées, souvent refusées, et sont quelquefois dupes de leur complaisance; vexation d'autant plus cruelle pour des hommes habitués à voler les autres, qu'ils se trouvent en butte aux sarcasmes de leurs camarades, et exposés à toutes les plaisanteries imaginables.

La fierté est un sentiment qu'ils n'ont point foulé à leurs pieds; le mépris, une arme dont ils font usage; puis il existe chez eux ce qui existe dans notre société, le rapport des capacités, de l'éducation, des moyens d'existence.

Parmi ces hommes qui se sont créé une existence à part, une industrie en dehors des industries avouées par les sociétés civilisées, un monde à eux, chacun y joue un rôle plus ou moins coupable, plus ou moins dangereux. L'adresse, l'effronterie, une lâche bravoure, y sont préconisées; les genres d'exploitation classés, désignés par des noms techniques. Leur langage

n'est compréhensible que pour eux, et les degrés de considération dont ils s'entourent dans leur société ne peuvent s'y acquérir qu'en raison des hauts faits dont ils ont la conscience chargée, et des condamnations qui les ont frappés.

Il en existe (et c'est ce dont il faut encore leur savoir gré) qui ne comprennent pas l'assassinat, et n'ont jamais voulu répandre une goutte de sang pour commettre un vol.

Leur société se compose des *escarpes* (assassins), que je mets en première ligne;

Des *caroubleurs* (crocheteurs de portes);

Des *gaffres*, indispensables aux caroubleurs : ils restent près des portes crochetees, et veillent à ce que les camarades ne soient pas surpris par l'arrivée des personnes chez lesquelles on vole;

Des *charrieurs*, qui proposent aux physionomies bien lourdes, bien niaises, et sur lesquelles il est écrit : *attrapez-moi*, l'échange de pièces de 20 francs pour 10 francs;

Des *tireurs*, qui dépouillent avec une adresse surprenante, soit au spectacle, soit dans les foules ou dans les passages, les spectateurs et les curieux, de leurs montres, bourses, portefeuilles et chaînes de sûreté;

Des *bonjouriers*, industriels qui montent dans les maisons, principalement dans les hôtels garnis,

s'introduisent dans les chambres des gens assez confians pour laisser les clefs dans les serrures, profitent de leur sommeil pour décrocher montres, bijoux et diamans, ou bien encore offrent des marchandises, ou demandent, quand ils ne voient rien à prendre, le nom d'un individu qu'ils connaissent encore moins que vous ;

Des *fourgats* ou *fourgues*, recéleurs ou acquéreurs d'objets volés ;

Des *carreurs*, voleurs auxquels un *pègre* (un voleur) qui craint d'être découvert ou qui se voit sur le point d'être arrêté, *refile* (repassé) l'objet accusateur ;

Des *vanterniers*, pègres munis de cordes au bout desquelles se trouvent des crochets qu'ils lancent dans les balcons de fenêtres, jusqu'à ce qu'elles y restent fixées, et avec le secours desquelles ils parviennent à escalader ;

Des *poivriers*, qui ne s'attaquent qu'aux hommes ivres que le vin force à une station nocturne dans la rue ou les allées, et qui les déshabillent pour éviter à d'autres la peine de les voler.

Je n'ai pas compris dans cette nomenclature les escrocs, classe nombreuse qui bat les pavés de Paris par la raison qu'ils ne fraient point avec les voleurs : de là cette haine qui existe entre ces deux classes d'hommes.

Il me reste encore à parler d'individus affectés de monomanies dangereuses, et qui expient en prison les inconvéniens qu'entraînent à leur suite de trop fréquentes libations ; chiens enragés qui s'offrent sans cesse à vos yeux, aboient après vous sans sujet, et vous meurtrissent de coups ; heureux encore quand ils ne vous donnent pas pour second et redoutable adversaire, un couteau, quelque instrument contondant, ou ne vous font point de morsures qui laissent après elles des traces éternelles, des disparitions sanglantes, comme une chute de pouce, un nez enlevé, ou bien une oreille coupée.

Que sans la crainte du cachot, dont le rôle est toujours si actif dans une maison de détention, les *pègres* feraient naître de querelles pour se venger des superbes dédains de messieurs les escrocs, hommes aux idées quelquefois bizarres, gais dans leurs expédiens, comiques dans leurs mensonges, et toujours si nuls, si lourds dans leurs moyens de défense !

Il me reste encore à parler, pour compléter l'ensemble des membres de la grande famille *rapinante*, des *Gouapeurs* et des *Carcagnottiers*.

Les premiers, gens nomades, habitent tour à tour les villes et les campagnes ; ils n'ont de domicile réel que celui que leur présente le hasard.

Les arches des ponts, les bateaux, les chantiers, les maisons en démolition, sont les lieux que la ville leur permet d'habiter. S'ils franchissent les barrières, c'est pour errer dans les prés, dans les champs, s'enfoncer dans les bois, tomber dans quelque carrière. L'argent, ils le connaissent de nom; ils volent sans art, sans principes, grossièrement, et se font souvent appliquer le maximum de la loi pour des expéditions de 1 franc, pour des méfaits d'une valeur qui dépasse rarement la pièce de 5 francs : trigauds que méprisent les plus méprisables voleurs.

La race des *Carcagnotiers* est une race à part. Sans argent, sans ressource aucune, ils ont toujours le gousset garni, la bourse ronde, l'estomac rempli; gens de tous les écots, ils paient les leurs en promesses, *en couleurs*; ils vous offrent à boire avec votre argent, qu'ils doivent vous rendre; riches en mensonges, ils ont toujours des parens à fortune, des bons sur la poste, quelques rentes à espérer, des débiteurs, des femmes à équipage, et vous forcent, à l'aide de ces paroles, dites avec un délicieux laisser-aller, avec un aplomb étourdissant, de partager avec eux l'argent ou les effets que vous possédez; personnages qui s'identifient tellement avec le mensonge, qu'ils finissent par se persuader eux-mêmes de la vérité de leurs fausses assertions;

détestables menteurs en butte aux avanies, aux affronts et aux coups de poings expressifs de ceux qu'ils ont trop fait aller, trop *levés*, pour parler le langage spécial.

Les orgies auxquelles les prisonniers se livrent entre eux ne peuvent qu'accroître, qu'augmenter, que se perpétuer avec le système pénitentiaire actuellement en vigueur; combien il rend illusoire la pénalité! Combien il en paralyse les effets!

Ensuite, quelle société pour un condamné jeté pour la première fois en prison, et qui éprouve des remords vrais, des remords poignans, que celle des hommes pour lesquels le vol est un commerce habituel, un négoce! L'ennui, le désœuvrement, le forcent bientôt à se rapprocher de ceux qu'il s'est promis de fuir; peu à peu il s'habitue à leur langage, il se familiarise avec l'idée du crime; ces hommes lui paraissent moins coupables: comme lui ils ont été repentans, ils ont pleuré leurs fautes; mais repoussés partout, ne pouvant plus demander à leurs mains des travaux qui leur sont refusés, chassés des ateliers, méprisés des fabricans, de leurs ouvriers, en proie à toutes les misères, aux besoins de la vie, la société les a donc placés dans la nécessité de prendre ce qu'elle leur refusait: ils ont volé de nouveau. Ils entrent en prison, repen-

tans, humiliés; ils en sortent corrompus, effrontés, familiarisés avec tous les vices, sans en oublier la paresse.

Mais c'est assez moraliser : chassons loin de nous de tristes idées, et passons en revue les plaisirs et les jeux de l'infirmerie. Les jeux de dames, de cartes et de dominos y sont fort en vogue; avec leur secours on perd, on gagne de l'argent, mais au moins on n'a pas à redouter les escroqueries, compagnes inséparables des cartes. Avec quelle dextérité les garçons de salle, filous consommés, font sauter *la coupe*, *filent la carte* ! avec quelle adresse ces messieurs vous repassent les sept et les huit, et se donnent les rois, les dames et les valets ! il y aurait tout un volume à faire sur l'art de préparer et de jouer les cartes. Il faut avoir été en prison pour connaître à fond la science de la carte, et pouvoir éviter les nombreux pièges que tendent aux inexpérimentés, les *chevaliers* de salon, *maquilleurs de brêmes* (escrocs aux cartes), que les habitués de la Force traitent d'écoliers.

Lors de l'entrée à l'infirmerie d'un *pentre* (simple), dont la physionomie n'indique point une bien haute capacité (figure souvent trompeuse) et laisse entrevoir aux maquilleurs la possibilité d'en avoir bon marché, ils le circonviennent et savent à peu de chose près l'argent qu'il a en sa

possession : c'est l'introduction au roman, c'est ce qu'ils appellent *le lever*. Le mystifié est acquis à tels et tels, qui lui offrent un verre de vin, avec intention de le lui faire chèrement payer; la conversation s'engage, on parle de la longueur des journées, de l'ennui que l'on éprouve en prison, et des jeux qui aident à y faire passer le temps; d'un air nonchalant, un des compères propose une partie de cartes. « Parbleu, répond un autre, j'accepte, je viens justement d'en envoyer chercher un jeu en cachette; je ne l'ai même point encore décacheté. » Et le jeu de cartes tombe sur la table, contenu dans son enveloppe, revêtu du sceau de l'État, bien cacheté, tel qu'il passerait dans votre poche de la boutique du papetier : le moyen de croire que les cartes sont *maquillées* (préparées); qu'elles ont été décachetées et recachetées après le travail préparatoire? aucune partie de l'enveloppe ne présente, à l'œil même de l'observateur le plus exercé, de si petites déchirures qu'elles puissent faire naître de soupçon.

Le simple a lui-même déchiré l'enveloppe; il trouve les cartes fort belles, très-blanches; la partie s'engage. « Que jouer?—Peu de chose, » répond le propriétaire des cartes, bien aise de tâter son adversaire, et auquel il veut toujours persuader qu'il joue par désœuvrement. On commence par l'*écarté*; les points de la partie se balancent,

l'avantage est pour le simple; mais survient un coup désastreux, trois atouts et le roi: c'est à la chance seule qu'il faut attribuer le gain de la partie; on se récrie sur tant de bonheur; la partie était pourtant égale, on n'était pas fort éloigné de la perdre. A cette partie succède une autre, mais plus intéressée; même chance: c'est extraordinaire! A cette autre, une autre, puis d'autres: continuité de veine, le *pentre* s'obstine à vouloir perdre son argent en cherchant à le regagner, et l'on cesse de jouer quand on s'aperçoit qu'il n'en a plus; on le plaint. On n'a jamais vu de veine aussi malheureuse; puis en arrière ce sont des plaisanteries: vingt voix s'élèvent pour dire qu'il a été lestement repassé; on lui doit pourtant des égards, des ménagemens, c'est un homme à faire *casquer* de nouveau.

Et le simple se hâte de se faire prendre au piège aussitôt qu'il se trouve possesseur de quelques pièces de 5 francs, jusqu'à ce que des pertes trop réitérées aient épuisé ses finacés, ou qu'un coquin, mû par l'espoir de le *carcagner*, lui démontre les ressources que des mains habiles savent trouver dans les cartes; ressource qu'il s'étudie aussitôt à pouvoir mettre un jour en pratique: car rien n'est plus agréable pour un voleur que d'en *voler* un autre.

Quelquefois les personnages changent de rôles: le maquilleur joue avec la certitude de repasser le nouvel arrivé, dont le nom et la figure sont inconnus aux membres de la *pègre* industrielle, homme d'autant plus dangereux, que sa figure niaise et son air hébété n'inspirent aucune défiance, et que le maquilleur se trouve repassé par le *pentre*, qui n'attribue, selon la coutume, qu'au hasard la chance qui parle pour lui. Ajoutons qu'entre fripons de cette espèce, le savoir perce aisément; qu'il est bientôt reconnu, et qu'un prétexte, en apparence plausible, fait, aux yeux de ceux qui ne sont jugés dignes d'être mis dans la confiance, cesser à l'instant le jeu.

Dans les salles où la pipe (*la bouffarde*) n'est point frappée de proscription, la *gouillante* (la chanson) partage les loisirs de la journée. Ces messieurs chantent en chœur des refrains escortés d'argot; chansons quelquefois naïves, quelquefois poétiques en leur genre; témoin celle-ci que j'ai présente encore à la mémoire.

Un soir à la Croix-Rouge
 Nous étions dix à douze,
 Tous Charles de renom.
 Nous attendions la brune
 Pour maquiller¹ les tunnes²
 Et y faire du billon.

¹ Prendre.

² Argent.

Dessus le pont au Change
 Certain valet de chambre
 S'écria au charron ;
 Et moi qui suis bon drille ,
 Sûr , je vais droit au pentre ¹
 Enganter ² son chasson ³.

Son chasson , sa toquante ⁴ ,
 Ses attaches brillantes ⁵ ,
 Ses passifs ⁶ radoucis ,
 Son frusque ⁷ et sa lisette ⁸ ,
 J'ai enganté sans cesse ,
 Puis j'ai defouraillé ⁹.

Voilà onze plombes ¹⁰ qui crossent ¹¹ :
 La troupe s'en retourne
 Au logis de Moutrot ¹² ,
 Mais je suis paumé marron ¹³ ;
 Moutrot , débâcle ¹⁴ la lourde ¹⁵ ,
 Si tu veux que j'aboule ¹⁶
 Dedans ton taudion.

Moutrot dit à ses marcs ¹⁷ ,
 Qui sont belles et girofles :
 Qui sont ces marpeaux-là ¹⁸ ?
 Ces enganteurs d'attaches ¹⁹ ,
 Ces maquilleurs d'ampafles ²⁰ ;
 Ne les conobles-tu pas ?

¹ A l'imbécile. — ² Voler. — ³ Bague. — ⁴ Montre. — ⁵ Boucles.
 — ⁶ Souliers. — ⁷ Habit. — ⁸ Épée. — ⁹ Se sauver. — ¹⁰ Heures.
 — ¹¹ Qui sonnent. — ¹² Préfecture. — ¹³ Pris sur le fait. — ¹⁴ Ouvre.
 — ¹⁵ Porte. — ¹⁶ Entrer. — ¹⁷ Geôliers. — ¹⁸ Filous. — ¹⁹ Boucles.
 — ²⁰ Draps.

A la chanson succèdent parfois des chants toujours plus expressifs , mais moins suaves , des juremens , des blasphèmes et des projets de vengeance amenés par la perspective du cachot ; punition qu'inflige l'infirmier à ceux qui troublent le repos des malades , cassent des carreaux , se querellent , se battent , ou profitent du sommeil de leurs camarades pour les dépouiller , pendant la nuit , de l'argent ou des effets qu'ils possèdent.

Après un *barbot* (recherche minutieuse) fait dans la salle où un vol a été commis , sans amener la découverte de l'objet dérobé , celui sur lequel se portent les soupçons descend pour quinze jours ou un mois à *couvert*.

C'est ici le moment de parler du fils de l'homme qui a donné son nom aux cachots de la Force. Le père du brigadier actuel , Paul Couvert , exerçait la même fonction ; sa sévérité était passée en proverbe , et lorsqu'un détenu manquait à la discipline claustrale de la Force , et qu'il le menaçait de le mettre au cachot : « Je vais te conduire à *couvert* , » lui disait-il : de là l'origine de ce surnom , donné même aujourd'hui aux cachots par les autres gardiens.

Le nommé Paul Couvert , *espèce de petit homme* trapu sous les pas duquel résonnent et tremblent les dalles et les pavés , a depuis dix-sept ans le pri-

vilège de martyriser les prisonniers de la Force. Ses yeux sont renforcés dans leurs orbites, ses joues sont colorées d'un vermillon éclatant; son regard dénote la dissimulation, une envie constante de torturer; et le sourire est toujours sur ses lèvres, même quand il punit. Les mains de cet hypocrite sont sans cesse cachées par les pans de sa veste d'uniforme, et conséquemment placées sur sa chute de reins; il sautille plutôt qu'il ne marche; son ton est plus doux que le miel, son honnêteté factice, de commande. Dur pour les prisonniers qu'il traite du haut de sa petite grandeur, à peine si cet inutile et lourd personnage les écoute.

L'intelligence du sieur Paul Couvert ne va pas jusqu'à comprendre *les méfaits* des délits politiques; attendre des égards de la part de cet homme, ancien garçon boucher, était véritablement du luxe: aussi a-t-il constamment tenu envers les prisonniers des 5 et 6 juin un langage de prison, langage renforcé par un long séjour à l'*abattoir*. C'est un être peu poli que le sieur Paul Couvert! Mais qu'exiger d'une telle masse de chair et d'os?

Lorsque je pense à la modicité de la somme allouée par la ville à l'entrepreneur pour chacun des prisonniers de la Force, je suis étonné que M. Mignot puisse encore nourrir aussi abon-

damment les détenus; mais sa bienveillance pour les malheureux est sans bornes, et plus d'une fois les mets de sa table ont contribué à la guérison des plus graves maladies. Ajoutons à sa louange qu'il n'a jamais réclamé le prix de son humanité, et qu'aucun calcul ne préside à des actions dignes d'estime.

Honte à l'administration qui marchande ainsi la vie des hommes, les prive du nécessaire, et paie dans ses bureaux des *incapacités* à raison de 6,000, 8,000 et 10,000 francs par an, pour s'occuper à peine d'une classe digne de pitié!

Croirait-on que l'entrepreneur est obligé à nourrir matin et soir les *pistoliers*, moyennant huit centimes par jour; les oisifs (prévenus ou condamnés qui attendent leur renvoi dans une maison de détention), moyennant seize centimes; et les malades, à raison de *trente-cinq* centimes.

J'appelle, comme tous les amis de l'humanité, d'une philanthropie vraie, la sollicitude de l'administration des prisons sur leur régime nutritif; elle a beaucoup à faire pour détruire les énormes abus qui surgissent sans cesse de besoins naissans: qu'elle comprenne enfin ce que demande la vie d'un homme, même banni du sein de la société!

Au nombre des abus intolérables que je dé-

nonce au tribunal de l'opinion publique, il en est un qui rappelle le *cabinet noir* de la poste : aucune lettre adressée à un prisonnier pour délit politique ne peut lui parvenir, qu'au préalable elle n'ait été lue au greffe ; l'inquisition s'étend également aux lettres qui sortent de la prison : toutes vos pensées les plus secrètes y sont enregistrées, commentées, et rapportées au préfet ; c'est une autre police dans la police ; vos intérêts les plus chers sont compromis ; tous vos secrets ne vous appartiennent plus ; le papier enfin , dont la mission est si sacrée, n'est plus qu'un dépositaire infidèle : il vous dénonce, il parle contre vous.

La pudeur des femmes n'est pas plus ménagée : elles sont à chacune de leurs entrées et sorties visitées ; des mains étrangères, impures, se promènent sur toutes les parties de leur corps ; et il leur faut subir cette humiliation, sous peine d'avoir fait une course inutile, sous peine de ne pouvoir communiquer avec leurs affections, avec ce qu'elles ont de plus cher, un époux, un fils, un père.

CHARLES CHABOT.



ANECDOTES

SUR NAPOLEON.



J'étais encore dans mon cinquième lustre, lorsque M. Frochot, préfet, et M. Chaptal, ministre de l'Intérieur, me proposèrent, en 1802, pour une place vacante au conseil-général de la Seine. Le premier consul porta son choix sur le général Lafayette, qui, après un refus, se